L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

185-186 | 2008

L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé

Un hymne à la liberté, *Casablanca*

Élisabeth Roudinesco

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24114>

DOI : 10.4000/lhomme.24114

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 83-87

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Élisabeth Roudinesco, « Un hymne à la liberté, *Casablanca* », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24114> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.24114>

Un hymne à la liberté, *Casablanca*

Élisabeth Roudinesco

JE CROIS BIEN que j'ai rencontré Marc Augé pour la première fois lors d'un dîner chez Maria Pia di Bella, vers 1992. Il était à mi-parcours de son deuxième mandat de président de l'École des hautes études en sciences sociales et, contrairement à bon nombre de ses collègues, il n'avait adopté aucun des rites propres à cette fonction. Et pourtant, malgré l'humour et la décontraction dont il faisait preuve – et qui lui valait sa réputation d'habile stratège –, il prenait sa tâche très au sérieux. En républicain intègre et en démocrate attaché au respect des équilibres, il était soucieux de servir l'institution et non pas de s'en servir à des fins personnelles.

Toujours est-il qu'il se moquait – et qu'il se moque encore – des distinctions académiques, des croix et des honneurs, tout en ayant une parfaite connaissance de la valeur imaginaire et symbolique qu'il faut leur accorder. Ethnologue du face-à-face, des traversées, des non-lieux et des ruses de la raison, Marc Augé préfère le rire, l'évitement, la fiction, le rêve et la fuite apparente à la confrontation avec la lourdeur des systèmes de pensée qui prétendent organiser ou structurer notre univers mental, psychique et social.

Il est à l'évidence plus proche de l'art de la déconstruction, à la façon de Jacques Derrida, que de la tyrannie des ordres et des classifications : « Les systèmes symboliques », a-t-il dit, « ne sont efficaces, que parce qu'ils signifient et fonctionnent à la fois ». Et c'est ce que j'ai d'emblée aimé en lui : son côté festif, son humour, sa manière de prendre tout à la légère pour mieux dissimuler sa souffrance. J'aime aussi la description de ses « terrains » en Afrique ou encore sa façon de faire semblant de croire au possible de tous les relativismes – voire à la pensée magique –, alors qu'à l'évidence, il croit dur comme fer aux idéaux de la science, de la politique, de la morale et de l'engagement, mais aussi à ceux de l'amitié et de la fidélité.

En 1997, soutenue par plusieurs directeurs d'études – Jacques Derrida, Maurice Godelier, Jean Petitot, bien d'autres encore –, j'eus l'idée de faire entrer à l'École cette discipline bizarre qu'est la psychanalyse. Tous ceux qui, avant moi, avaient tenté l'aventure avaient échoué, et notamment le dernier en date, Jean-Bertrand Pontalis. Michel de Certeau, Georges Devereux et Cornélius Castoriadis n'avaient pu être élus que parce qu'ils représentaient d'autres disciplines : l'histoire, l'anthropologie, la philosophie. Mais, en ce qui me concernait, je souhaitais faire figurer le mot psychanalyse dans l'intitulé du projet d'étude. Et comme j'étais historienne de formation, après des études de lettres et de philosophie, je pris pour thème l'histoire de la psychanalyse, de ses origines, de son système de pensée et de son mouvement institutionnel en Europe et dans le monde. Cela me permettait d'inclure dans le projet de direction d'étude, l'histoire des maladies de l'âme, de la psychiatrie et de la psychologie et de les mettre en relation avec l'histoire d'autres disciplines présentes à l'École des hautes études en sciences sociales : anthropologie, histoire, philosophie, etc.

Je m'attendais bien à une formidable levée de boucliers et quand je pense aujourd'hui à ce que fut cette aventure et à ce qu'est devenue l'École aujourd'hui – délocalisée pour ne pas dire défaite, voire détruite, comme le craignent nombre de ses directeurs qui se sont exprimés dans le journal *Le Monde* –, je me dis que sans doute, la discipline fondée par Freud ne pourra jamais avoir sa place dans les hautes institutions françaises, fussent-elles en voie de déconstruction. Cela n'est pourtant pas le cas dans le reste du monde où existent de nombreuses chaires qui permettent d'étudier son corpus, son histoire, ses pratiques, en dehors de toute forme d'initiation à la clinique.

Chacun était conscient à cette époque de cette curieuse exception française. Le pays considéré comme le plus freudien du monde était aussi celui où la psychanalyse avait été la plus haïe : traitée de science « boche », d'astrologie, de charlatanisme, etc. Et cela continue de plus belle aujourd'hui.

Convaincu comme d'autres qu'il fallait absolument créer une direction d'études capable d'intégrer cette chose maudite, Marc Augé savait pourtant que tout le débat allait porter sur la question interminable de savoir si la psychanalyse était ou non une science sociale. Si oui, elle avait sa place à l'École mais dans le cas contraire, elle ne l'avait pas. L'ennui, c'est que personne n'a encore été capable de définir ce qu'est une science sociale. Une science humaine, passe encore, mais une science sociale ? Est-ce une science de l'homme, de l'histoire des hommes, des institutions fondées par l'homme ? L'étude des textes littéraires, présente à l'École des hautes études en sciences sociales, est-elle une science sociale ? La philosophie est-elle une science sociale ? Avec la psychanalyse, je pouvais tout

aussi bien me diriger vers l'École pratique des hautes études, vers la science des religions, des langues anciennes, de la médecine antique, de la philologie, que sais-je encore ? Partout, sauf dans une école spécialisée en sciences sociales.

Je savais aussi qu'en France la psychanalyse jouissait d'un statut paradoxal. Elle s'était implantée massivement dans tous les secteurs de la pensée. Et c'est d'ailleurs sur cet état de fait que portait l'ensemble de mes travaux. Discipline sans lieux, hors lieux, errante et à l'image de ces passages que Marc Augé aime tant, la psychanalyse, on le sait, est d'autant plus méprisée dans les hautes institutions de la recherche que son corpus fascine les disciplines relevant des sciences sociales.

De la même manière, plus sa clinique est décriée par les partisans d'une science dure, exclusivement fondée sur les processus cérébraux – les neurosciences par exemple –, plus elle sert de modèle de référence à des médecins de l'âme, soucieux de démedicaliser l'ensemble des comportements humains. Naguère, la psychiatrie avait servi de vecteur à un modèle dynamique d'approche clinique renouvelé par la psychanalyse. Ensuite, la psychologie avait pris le relais à mesure que la psychiatrie devenait de plus en plus tributaire des laboratoires pharmaceutiques. Aujourd'hui, ce sont les psychothérapies qui semblent résister à l'hygiénisme généralisé, en se référant à des modèles dissidents du freudisme originel.

Donc, plus la psychanalyse est bannie de la norme des savoirs dits « universitaires », plus elle intéresse ceux qui souhaitent la marginaliser en tant que discipline. J'ai ainsi remarqué que la quasi-totalité des chercheurs, en histoire, en anthropologie ou en sociologie, désirent intégrer à leur méthode ce qu'ils appellent un « éclairage psychanalytique ». Ils veulent savoir si ce qu'ils pensent, disent ou vivent est « psychanalysable » ou « psychanalytiquement correct ». Ils rêvent que la psychanalyse leur donne les moyens de se comprendre eux-mêmes ou qu'elle apporte une solution aux énigmes sur lesquelles ils butent. Ils sont en quête d'interprétations et angoissés à l'idée que leur inconscient les trahisse.

C'est ainsi qu'en 1997, quand je fis ma « tournée », je fus surprise d'entendre de telles interrogations. Et pourtant, chaque fois, la réponse était la même : je n'avais aucune chance de faire entrer cette « chose » à l'École, quelle que soit la qualité de mes travaux. Car peu de chercheurs étaient prêts à penser cette discipline comme formant un corpus pouvant devenir, lui aussi, l'objet d'un regard extérieur. Après tout, il existe une histoire de la psychanalyse, comme il existe une histoire des sciences, de la médecine ou des religions, il existe une sociologie possible de ses institutions, une anthropologie de la culture freudienne. Il existe aussi une histoire des patients à côté de celle des thérapeutes. Que sais-je encore ? Mais ces

approches n'intéressent guère les sociologues, les historiens, les anthropologues et encore moins les psychanalystes qui regardent avec mépris toutes les études rationnelles de leurs mœurs, de leurs doctrines, de leurs pratiques cliniques. Au prétexte qu'elle ne serait jamais assez « psychanalytiquement correcte ». En tant qu'historienne de cette discipline, j'ai plus été attaquée par les psychanalystes que par d'autres chercheurs.

Tout se passe donc comme si chacun cherchait dans cette étrange discipline, marginalisée, fascinante, détestée, omniprésente, un « supplément d'âme », un « dangereux supplément » – c'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau qualifiait la masturbation –, à condition toutefois que ce supplément ne vienne en rien déranger, en tant que tel, les disciplines nobles. Un astrologue peut sans doute être reçu à la cour des princes – ou consulté par les hommes de science les plus éminents – mais jamais il ne pourra briguer le moindre fauteuil dans une enceinte académique.

Le plus amusant, c'est que la communauté des psychanalystes, pourtant fort bien organisée en de multiples sociétés, manifeste une certaine jouissance à être ainsi jugée de l'extérieur comme un dangereux supplément. Elle cultive un ésotérisme aristocratique, elle favorise l'éclosion d'un langage de la tribu, avec ses rites, sa syntaxe, ses manières bizarres de s'exprimer. Je me souviens que lors d'une de mes visites, une historienne, directrice d'études de l'École des hautes études en sciences sociales – soucieuse que j'apporte un « éclairage psychanalytique » à ses travaux – me fit cette remarque : « Comment faites-vous pour comprendre ce que disent vos collègues ? Quand ils me parlent, j'ai l'impression d'être une anthropologue débarquant dans une tribu africaine dont j'ignore les rites, les mœurs et le langage. »

Comme tous mes partisans, Marc Augé, lui, était ouvert à l'idée qu'il fallait rompre avec cette situation assez rocambolesque. Pendant deux ans, nous tentâmes donc l'impossible. Et aujourd'hui, je ne regrette pas l'aventure car elle permit de faire la démonstration, compte tenu de l'importance de ceux qui soutinrent ce projet, que jamais cette discipline ne pourra être acceptée dans le sérail de ces fameuses sciences sociales dont personne n'est capable de définir les contours. Au moins les choses sont-elles claires. Et c'est pourquoi, après 1998, j'eus l'idée que peut-être il fallait inventer une autre institution, une sorte de VII^e section. J'en conçus alors le projet avec Julia Kristeva qui le transforma avec bonheur sans jamais pouvoir l'imposer. Nous voulions l'appeler École des hautes études de la pensée contemporaine, pourvoir celle-ci de douze chaires où auraient été réunies des approches nouvelles sur la littérature, la sexualité (genre et sexe), le corps, l'histoire des femmes et du féminisme, les théories de l'émancipation, etc. Je voulais pour ma part y inclure une chaire d'histoire du cinéma.

L'aventure fut donc passionnante, même si elle se solda par un échec. Et si Marc Augé y joua un rôle majeur, c'est bien parce qu'il s'intéressait à toutes sortes d'objets insolites que les sciences sociales n'étudient pas ou peu : les jardins, les maisons, les châteaux, les trains, les métros, les autobus, les aéroports, les carrefours. Toutes ces choses qui sont si présentes dans les rêves et donc dans nos inconscients et qui, je le crois, sans appartenir à l'univers des sciences sociales *stricto sensu*, sont pourtant des objets étudiés par les historiens et les anthropologues.

Dans son dernier livre, que j'aime par-dessus tout, Marc Augé parle de *Casablanca*, film culte, tourné en 1942 par Michael Curtiz avec Humphrey Bogart et Ingrid Bergman et ponctué par une fameuse chanson : *As Time Goes by*. Ce leitmotiv joué par Sam, le pianiste noir, a fait le tour du monde. Au point que d'un bout à l'autre des pianos-bars de la planète – des plus luxueux aux plus simples –, on peut toujours l'entendre. Il suffit de prononcer ces mots magiques – *Casablanca* et « Play it, Sam » – pour que n'importe quel pianiste se souvienne de la mélodie qui renvoie les deux héros du film à leurs souvenirs : à cette dernière soirée passée à Paris, à la veille de l'arrivée des nazis sur les Champs Élysées. Mélodie de l'amour et de la mémoire, mélodie de la résistance à l'oppression, mélodie du flash-back et de la solitude, *As Time Goes by* restera toujours pour moi un hymne à la liberté, un hymne à ce désir de liberté auquel Marc Augé ne renoncera jamais, quoi qu'il advienne : « Anciens combattants de guerres obsolètes », écrit-il, « retraités de l'aventure, rescapés de divers naufrages, d'amours en fuite ou d'amitiés déçues, nous avons tous un jour ou l'autre le sentiment que la vie aurait pu être différente, mais qu'elle continue. Selon l'humeur du jour, nous nous sentons alors ou très libres ou très seuls. » ¹

Université Paris 7

MOTS CLÉS/KEYWORDS : psychanalyse/*psychoanalysis* – institution/*institutions* – histoire des sciences sociales/*history of social sciences* – *Casablanca* – Marc Augé.

1. Marc Augé, *Casablanca*, Paris, Le Seuil, 2007 : 86.